

VENDREDI



1.

DANS SA TÊTE, IL ARTICULE « MAINTENANT ! » Ses foulées sont longues, il respire bien, les muscles de ses épaules et de ses bras pulsent et il se sent fort. Aucune douleur lombaire, pas de courbatures. Il fait beau et froid alors qu'il descend la rue de Rome, le brouhaha de la ville est réglé sur une fréquence basse et harmonieuse. De la porte ouverte d'un pressing s'échappe un parfum de linge propre et de chaleur piqué d'un relent métallique. Son esprit est clair, pas de tension, pas de choix complexe, pas d'excuses à formuler, pas de désirs. Des pulsions, oui, mais il sait procrastiner avec ses pulsions. Virgil est heureux, il est droit et peu vulnérable, un homme acceptable selon ses propres critères, tous forgés à l'adolescence.

De cet âge, il a gardé son unique superstition. Quand il vit un instant parfait, il articule dans sa tête :

« Maintenant ! » Cela veut dire : « Si je pouvais décider du pire moment de ma vie, faites que ce soit celui-ci. Si ça, c'était le pire, le reste serait si merveilleux... » De plus en plus souvent, il prononce le mot à voix haute, parler tout seul n'est plus un problème depuis que les gens téléphonent dans la rue avec une oreillette.

Il lui reste une demi-heure avant d'arriver à destination. Il s'en réjouit. Il va pouvoir lancer une rêverie. Éveillé, Virgil ne rêve que de fictions. Il allume son projecteur, choisit l'époque, le décor, le scénario et c'est parti pour quinze, trente minutes, deux heures... Exactement comme lorsqu'enfant, il s'inventait des destins légendaires en agitant un bâton de bois dans un jardin. Il n'a jamais cessé, simplement perfectionné la technique. Au point que c'en est devenu une façon de vivre. Il ne s'attarde pas à imaginer comment va se dérouler la réunion de travail de l'après-midi ou le rendez-vous du soir avec une femme qui lui plaît. Il ne fuit pas la réalité, il la traite en affaires courantes. Le reste du temps, il est au cinéma.

Aujourd'hui il retourne en Britannia, vers l'an 130, dans un fort retranché le long du mur d'Hadrien. Il est Quintus Marcellinus, un centurion dans la neuvième légion. Il a tenu ce rôle déjà. Il s'y sent bien, un avatar familier dont il fait et défait le sort à chaque nouvelle incarnation.

Quintus est gelé mais il se concentre pour ne pas frissonner devant ses hommes qui ne trouvent pas le sommeil et tapent du pied dans la nuit. Ils partiront à l'aube traquer les Pictes qui ont saccagé un fortin à quelques kilomètres de là. L'endroit est sans réelle importance stratégique sur ce mur qui trace une frontière de l'empire mais c'est un affront, il faut bien réagir. Les légionnaires de Quintus sont tous des vétérans, ils râlent mais obéissent. La plupart pourraient faire valoir leurs années de service mais beaucoup n'envisagent aucune autre vie. C'est pour cela qu'ils se mettront en route sans hésiter demain, transis sous leurs manteaux de laine bouillie, les pieds plus crevassés que les déserts de Palestine, boitant, crachant, toussant. Autour des braseros, leurs conversations sont empreintes d'une nostalgie qui ne dit rien des provinces où ils sont nés. Les Romains ne sont pas dupes : les pierres grises du mur ne gardent rien mais annoncent un éboulement à venir. Ici, la force centrifuge de l'empire est faible, on flotte à la lisière d'autre chose. Rome est la plus belle histoire que le monde ait jamais racontée mais les récits qui bruissent dans la frondaison calédonienne en délitent la grammaire. Les légionnaires tomberont sans doute avant le mur mais le mur tombera. Ils le savent parce qu'ils ont déjà tout vu tomber, sous la pointe de leurs lances, sous le

poids de la corruption du Sénat. Quintus trinque et rit aux blagues grivoises de Flavius quand... Virgil est interrompu par les insultes d'un clochard penché au-dessus de deux femmes attablées en terrasse, recroquevillées dans leurs manteaux chics sur le contenu de leur assiette. Sans hésiter, Virgil (qui est encore un peu Quintus) s'interpose et se colle contre le torse du barbare. Plusieurs informations l'arrachent définitivement à sa rêverie : si Virgil est grand et baraqué, le clodo est une montagne. Il empeste la pisse aigre et l'alcool, ne remarque même pas sa présence et continue de vociférer par-dessus son épaule. Virgil n'est plus d'humeur de centurion, l'hypothèse de la violence se précise et ses jambes se dérobent. Il convoque ses années de pratique de la boxe, s'exhortant à plus de maîtrise, il pense à fuir mais la honte lui coûte plus que la peur. Alors il décide de faire un pas, minuscule, lent, poussant de sa poitrine la masse devant lui. Un pas après l'autre, le monstre ne le voit toujours pas, il braille, postillonne. Virgil continue, pousse encore. Cinq, dix, vingt pas sur le trottoir. Au moins, si ça finit mal, il aura éloigné le type des deux femmes. Il en éprouve une légère consolation. Et là... la bête recule et le découvre enfin, plante ses yeux rougis dans les siens. Un visage éboulé, un regard dément. Au ralenti son énorme paluche crasseuse va chercher quelque chose dans la poche

intérieure de son imperméable. Cette fois Virgil est prêt, il lève les poings. La main du clochard remonte. Un éclat métallique.

De son manteau, le clodo extrait une longue canette de bière, la décapsule dans un chuintement grailleux, soupire, la tend à Virgil et demande : « T'en veux ? »

Alors qu'il avale en silence cette horrible bière chaude, partageant la canette avec le colosse pouilleux, ne craignant plus les coups mais plus raisonnablement l'herpès, Virgil rigole et pense à quelques légionnaires là-bas qui se moquent gentiment de leur centurion et le défient de ne pas en laisser une goutte.

« Je dois y aller, j'ai rendez-vous », dit-il pour conclure au SDF qui lui répond : « Merci et porte-toi bien, bonhomme. » S'il ne pouvait pas autant, Virgil le prendrait bien dans ses bras.

## 2.

C'EST UN RESTAURANT DISCRET du neuvième arrondissement, repaire de politiques et de patrons de médias. Virgil y a déjeuné quelques fois, quand il avait publié une saga sur la croisade des Albigeois écrite par un ministre à la retraite. Sarah se lève et traverse la salle pour venir à sa rencontre et c'est comique de voir les regards des clients suivant ses fesses en travelling. Même certaines collaboratrices de Virgil trouvent qu'elle exagère, avec ses pantalons ultra moulants, ses faux cils, ses faux seins et ses blagues de cul. Sarah est une bombe sexuelle de soixante ans, funambule sur la corde du spectaculaire au-dessus du gouffre de la vulgarité.

Elle lui ouvre grand les bras.

« J'embrasse pas aujourd'hui », lâche Virgil.

Elle fait la moue. Il lui raconte l'histoire du clodo et de la bière en s'installant à table. Elle éclate de rire.



« C'est moi qui invite, dit-elle, j'ai quelque chose à fêter. »

Elle lui tend un verre d'un vin hors de prix.

« Ça y est, ils m'ont virée.

– Tes cours à Columbia ?

– Tu peux les rayer de ma bio.

– Tu ne vend plus rien de toute façon. »

Elle le frappe avec sa serviette.

« Raconte.

– Je suis “oppressive”. »

Virgil pouffe.

« Je te préviens... » fait-elle en dressant un index menaçant.

Il s'empourpre.

« C'est pas drôle, plaide-t-elle.

– Si ça l'est un peu, chérie. »

Elle lui explique que plusieurs associations étudiantes voulaient sa peau au motif qu'elle serait trop réac. Elle s'était déjà rendue coupable de pensées relativistes sur le concept de micro-agressions mais c'est dans un débat sur l'introduction d'une charte sémantique inclusive préconisant de remplacer les mots « père » et « mère » par « gardien » que Sarah avait perdu son sang-froid et fini par insulter tout un amphi.

Virgil entend « amphi » et le mot résonne en écho

dans sa tête, c'est un appel qu'il reconnaît, il résiste mais glisse et même s'il a souvent trébuché dans ses mondes alternatifs, il est frappé par la précision de l'image qui s'impose à lui : il a vingt ans, s'appelle Anton Mayer, il traverse le campus de Columbia, un étui à guitare sur le dos, il fait beau, partout fleurissent les pancartes et tourbillonnent les cheveux longs. On se croirait dans la comédie musicale *Hair* qui fait un tabac sur Broadway. L'année est 1968, sa petite amie Nancy est une intellectuelle passionnée. Elle recrute des volontaires pour Eugene McCarthy qui se présente aux primaires démocrates du New Hampshire en faisant campagne pour le retrait immédiat du Vietnam. Anton est le fils d'un accordeur de piano allemand qui a immigré en Californie avant la guerre. Sa mère est professeure dans un collège. Anton étudie la littérature mais sa passion est la musique. Il compose une folk planante avec une obsession de la note parfaite à la Miles Davis. Virgil ralentit le fil des images pour regarder Anton traverser le campus, sa peau diaphane et ses boucles brunes... cet avatar lui plaît, il sent qu'il va l'emmener loin... mais les ongles tapent fort sur la table, les ongles de Sarah qui est encore en train de détailler par le menu les humiliations qu'elle a subies dans le bureau du recteur, la lâcheté de ses pairs. Virgil s'extirpe de sa rêverie, un peu honteux de s'être laissé

dériver en pleine discussion. Ce débordement l'embarasse, ses voyages doivent rester un plaisir solitaire, il est persuadé que c'est une ligne rouge à ne pas franchir.

Il prend la main de son amie. Il sait que ce bannissement lui fait beaucoup de peine. Ils se connaissent depuis vingt-cinq ans. Elle avait été l'une de ses premières autrices quand il avait repris la maison d'édition familiale. À l'époque, Sarah était une chercheuse inconnue avec un PhD en épidémiologie de l'université de Tel-Aviv et un autre en sociologie de Berkeley. Elle avait été une pionnière du féminisme pro-sexe : vingt-cinq ans de militantisme, de publications, un quart de siècle à se faire traiter de chienne hystérique sur tous les plateaux de télé par des bigots pour finir dézinguée par la relève de son propre camp.

« Pourquoi tu souris ? À quoi tu penses ? lui demande-t-elle.

– À ta chatte, fait Virgil.

– Ah ça... j'ai une belle chatte. »

C'était une blague entre eux depuis le jour où il avait reçu au bureau un mail d'elle avec une photo très explicite, quelques semaines après sa labiaplastie, accompagnée de la phrase : « Comment tu la trouves ? » Virgil ne voyait pas l'intérêt de conformer l'apparence de son sexe à celui d'une actrice porno sortie de

l'adolescence mais il avait bien sûr menti comme un arracheur de dents.

« On a fait quoi ? Dix bouquins ensemble ? reprend-elle.

– Onze.

– Et je suis oppressive maintenant...

– Bah... j'ai jamais pensé que t'étais une fille bien.

– Je sais. Tu es un vrai ami. »

Ils commandent et passent le repas à discuter de son prochain livre qu'elle a envie de laisser tomber. C'est une routine réconfortante pour tous les deux. Sarah explique en détail ses découragements, Virgil écoute chacun de ses doutes, se garde bien d'objecter et pose des questions jusqu'à ce qu'elle change d'avis elle-même, là il encourage, flatte, le livre est sauvé, l'envie retrouvée, l'amitié célébrée bruyamment. Sarah est reconnaissante qu'il ait rempli son rôle, lui se dit qu'il n'en a pas marre de faire ce métier, il lui reste quelques auteurs comme elle qu'il admire sincèrement. Il a tant besoin d'admirer.

Au café, Sarah lui demande où il en est. Il s'entend réciter que tout va bien, que sa fille l'émerveille, que le boulot est de plus en plus dur mais toujours passionnant. Elle le relance comme prévu sur sa vie sentimentale, il répond qu'il est seul, heureux de l'être, qu'en matière d'affection ses amis lui suffisent et que

pour le sexe, aucun homme de son âge n'a le droit de se plaindre, l'époque lui semble dure avec les couples et douce pour les célibataires.

Sarah affiche un sourire dubitatif.

« Et si tu répondais à la même question mais en te souvenant que c'est à moi que tu parles ?

– Ah... Je dirais que ça me manque d'être amoureux. Surtout ne le répète à personne.

– Promis.

– Tu es une vraie amie. »

### 3.

SARAH S'EST ENGAGÉE DEPUIS DES SEMAINES à l'accompagner pour une corvée qu'il ne peut plus repousser. Virgil entre dans la boutique de fringues, une boule dans la gorge comme à chaque fois. Il doit rattraper dix ans de désinvolture vestimentaire. La liste est simple : trois costumes, une veste, deux pantalons. Avec ça, il devrait tenir une décennie de plus. Pas de cravate. Sa définition de l'inconfort est de porter une cravate, parce que cela veut dire fermer ses cols de chemise et qu'il n'y arrive jamais. C'est un problème qui l'obsède depuis l'entrée dans l'âge adulte. Quand était venu le jour où il lui avait fallu troquer ses tee-shirts et ses jeans pour une panoplie plus convenable, il avait découvert que son corps ne répondait à aucun des canons envisagés par les tailleurs. Les difficultés qu'il avait alors rencontrées pour accéder à un peu d'élégance dans les

boutiques *pour hommes* avaient éclairé certains mystères non résolus de son adolescence. Il devait systématiquement faire reprendre les vestes, et parfois les choisir d'une taille plus grande que ses pantalons. Il était ce mauvais client qui oblige le vendeur à dépareiller les costumes. Au lycée, il avait souvent entendu dans la bouche de ses flirts : « C'est marrant, à la base, tu n'es pas mon genre de mec. » En général, elles lui disaient ça juste après la première relation sexuelle, l'air surpris de se retrouver à poil à côté de lui en train de fumer une cigarette. Le fait qu'elles aient été assez nombreuses à finir nues sur ce lit n'apaisait pas son malaise. Il avait détesté être ce type qui obligeait les filles à dépareiller leurs envies.

Sa mère l'avait pourtant averti quand il avait treize ans, par un augure digne d'une tragédie grecque. Elle avait déboulé, agitée, dans sa chambre, c'était un lundi. Elle s'était assise sur le lit à côté de lui, l'avait fixé de ce regard qu'ont les adultes au moment de dire à leur enfant quelque chose qu'ils ont d'abord répété dans leur tête, une sentence qui se veut grave mais dont ils sont aussi fiers, un épisode de leur vie de parent qui est enfin tout à leur gloire et qu'ils pourront raconter à leurs amis pour chasser les compliments. Quand Virgil avait reconnu, sans pouvoir le nommer, ce regard intense et narcissique jeté sur son pauvre visage ravagé